Document généré le 12 oct. 2024 05:01

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Avancées dans le brouillard

Les derniers jours du monde. Film d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu, 2 h 10 minutes, France, 2009

Guillaume Lafleur

Numéro 231, mars–avril 2010

URI : https://id.erudit.org/iderudit/61844ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lafleur, G. (2010). Compte rendu de [Avancées dans le brouillard / *Les derniers jours du monde*. Film d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu, 2 h 10 minutes, France, 2009]. *Spirale*, (231), 10–10.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Avancées dans le brouillard

PAR GUILLAUME LAFLEUR

LES DERNIERS JOURS DU MONDE

Film d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu

2 h 10 minutes, France, 2009.

Le cinéma des frères Larrieu se fait un point d'honneur de représenter des trajectoires où les chassés-croisés deviennent l'occasion de décrire les enjeux intérieurs des personnages, lesquels frappent des murs et font face à des impasses qui alimentent l'usurpation du dehors par le dedans.

Avec bonheur, les frères cinéastes reconduisent dans le cinéma actuel une proposition fellinienne selon laquelle le trajet filmé est indissociable de la réalité intérieure des protagonistes. Il est vrai que les fictions initiatiques de Fellini étaient aussi des odyssées mondaines. En représentant la cavale, la déréliction ou l'errance (comme dans *La dolce vita*), le maestro romain montrait que la perte de réalité éprouvée dans les chassés-croisés en est le motif même, à savoir que la multiplication des rencontres nous emporte ailleurs, vers cet inconnu qui est l'accession relative à l'univers de l'autre.

CHANGEMENT D'ANGLE

Le plus récent film des Larrieu, *Les derniers jours du monde,* reprend aussi le principe du brouillage des genres qui caractérisait leurs films précédents (depuis *Un homme, un vrai !*, réalisé en 2004) en montrant surtout les tribulations d'un personnage (Robinson, joué par Mathieu Amalric) et sa relation extraconjugale avec la longiligne Laetitia, croisée sur une plage de vacances. Cette escapade sentimentale s'apparente à une lubie fantasmatique ; tous deux se poursuivent, mais n'échangent que peu de mots. Le monde qui les entoure court à la catastrophe et la fin est annoncée. Paris est à feu et à sang, les repères géopolitiques deviennent flous et se déplacent, comme l'illustre la nouvelle désignation de Toulouse comme capitale française, au beau milieu du récit.

En état d'urgence, Robinson perd de vue sa belle lubie et cavale à travers la France pour la retrouver, avant de se mettre à errer et de fuir les dangers de la vie terrestre. Il retrouve pourtant Laetitia à la fin, en une traversée du fantasme qu'il ne s'agit pas seulement de dépasser, puisqu'elle est le vrai propos du film. Ils s'enlacent lors de leurs retrouvailles et surgit alors dans l'image un éclair qui a l'aspect d'un point d'orgue équivoque. L'éclair est aussi le cataclysme où est plongé le héros, trouvant là son expression visuelle adéquate, illustrant le déchaînement de la nature et l'emprise d'une passion physique sans issue, subjectivement abrutissante. Un détail hilarant nous l'indique : Robinson est diminué physiquement, affublé d'un ridicule bras gauche postiche. Hagard, le héros traverse les événements, comme un zombie et sans doute est-ce le rôle le moins bavard de Mathieu Amalric, reconnu pour ses longues tirades dans les films d'Arnaud Desplechin, *Comment je me suis disputé (ma vie sexuelle)* et *Rois et reines*.

L'éclair qui stigmatise l'assujettissement de l'acteur apparaissait dans l'opus précédent des Larrieu, *Le voyage aux Pyrénées*. Les deux protagonistes (Sabine Azéma et Jean-Pierre Daroussin), partis aux Pyrénées pour apaiser la crise libidinale de la protagoniste, se retrouvent seuls en montagne en fin de film et l'éclair d'un orage vient troubler la polarité des genres par un effet simple. Chaque personnage en vient à s'exprimer par la voix de l'autre. Cette séparation entre corps et voix rappelle les possibilités du cinéma, arrimées à la double technique de la reproduction sonore et optique, par laquelle on atteste la présence. Un tel rappel, y compris par un jeu de la technique, est une réponse à l'horizon vampirique qui épuise le cinéma, c'est-à-dire la toupie audiovisuelle, où les supports de diffusion se confondent, saturés aussi par la représentation de corps désincarnés, où la présence importe peu, comme dans ces pubs proches de la porno *soft*, hypocrisie en plus.

Le cinéma a sans doute un chemin à entreprendre, maintenant qu'il est à l'écart des grands courants des médias de masse, avec leur propension à formuler le déni de leur origine. L'attitude inquiète de Mathieu Amalric en suggère la portée, traversant des lieux que la mise en scène ne modifie pas toujours, si ce n'est par le choix des angles de vues ; par exemple, on utilise ici une véritable course aux taureaux dans les rues d'une ville pour rendre compte du désordre. En désignant un pas de deux que peut faire le cinéma, la fiction opère le décentrement par lequel observer le monde. Parfois, il n'y a qu'à changer l'angle de vue pour remettre en question la vie courante.